

L'Algérie, talon d'Achille d'Albert Camus

Par Christiane Chaulet Achour

Il suffit d'associer le nom de Camus à celui du pays de sa naissance pour provoquer des débats passionnés : depuis 1939, date de son enquête dans *Alger-Républicain* sur la misère en Kabylie, les Algériens, les Français d'Algérie et ceux de la métropole ont attendu une prise de position qui n'induisse aucune ambiguïté sur le « camp » choisi, chaque groupe ayant le sien. Sa disparition n'a que peu atténué ce débat et l'histoire du « citoyen » Camus avec l'Algérie, coloniale ou nationale, est une histoire « de bruit et de fureur » qui ne s'assourdit pas encore. Il semble pourtant aisé d'établir une distinction entre la position citoyenne de Camus qui a été et est restée « française », n'envisageant pas une seule fois que l'Algérie puisse tenir les rênes de son destin sans autre maître d'attelage que la France, et sa position « écrivaine » : d'Algérie par sa naissance et l'attachement qu'il a à une terre. Une partie de sa création est pétrie de ce pays où « le sol » est magnifié alors que les Algériens qui le peuplent sont à peine esquissés. C'est en ce sens seulement qu'on peut parler d'une « algérianité » de l'œuvre qui n'entraîne aucune « nationalisation » ni de l'écrivain ni de ses textes, dans le corpus de la littérature algérienne en constitution depuis l'indépendance.

Puisque la coordination, Camus et l'Algérie, renvoie d'abord au politique – ce qui est toujours délicat pour un écrivain mais qui l'est moins pour le journaliste-témoin que fut Camus – nous commencerons par son positionnement face à une des décolonisations les plus violentes du XX^e siècle ; nous évoquerons ensuite l'aspect le plus étudié et le moins contesté de la présence de la terre algérienne dans sa création ; nous le situerons enfin dans la communauté internationale des écrivains marqués par un rapport tendu à l'altérité.

Camus et la question algérienne – Autour de la justice et de l'indépendance

Lorsqu'il meurt, le reproche majeur fait à Camus est de ne pas être assez clair. On demande à l'artiste d'être avant tout citoyen et de peser de son poids d'un côté ou de l'autre des adversaires en présence, comme il l'avait fait avec la guerre d'Espagne et durant la seconde guerre mondiale et comme il l'avait laissé entrevoir ou espérer dans ses reportages « algériens » en 1939 et en 1945 : cette sommation est en même temps la reconnaissance de sa force d'écrivain qui a décuplé sa responsabilité d'intellectuel. Dans ce débat, il faut garder à l'esprit que l'Algérie est une colonie de peuplement dont Camus est issu. Cerné de toutes parts, Camus exprime, dans les annexes du *Premier homme*, une exaspération provoquée peut-être par ce climat dans lequel il vit alors : « Je décide l'autonomie, je réclame l'indépendance dans l'interdépendance. » (*Œuvres Complètes* IV, 923) Il est symptomatique de constater qu'il réclame pour lui-même, ce qui sera « sa » solution au conflit algérien.

Sans reprendre le film des événements, donnons quelques exemples de son vécu « algérien », de 1954 à sa mort. L'Algérie vient d'entrer dans une guerre de résistance au colonialisme. Cette guerre oppose de plus en plus violemment les membres des deux communautés, les Européens comme on disait alors et les « Indigènes » que les premiers se refusent à nommer « Algériens » leur déniaient ainsi toute possibilité d'appellation nationale. On sait que Camus ne les appellera jamais autrement qu'« Arabes », qu'ils soient berbères ou arabes d'ailleurs, n'envisageant jamais un « Arabe » comme Algérien, puisque la nation algérienne n'est pas envisageable de son point de vue.

Dans ses *Carnets*, à la date du 1^{er} novembre 1954, rien n'apparaît. On peut lire, toutefois, dans les *Carnets* de Jean Sénac, le 3 novembre : « Le terrorisme en Algérie le préoccupe. Mais il réprovoque les crimes de lâche politique et n'admet que le terrorisme des "Justes" (Kaliaya – Russie – 1905).»

Du 18 février au 1^{er} mars 1955, il séjourne à Alger et se rend à Tipasa et Orléansville. Dans ses *Carnets*, en date du 28 mars, Jean Sénac évoque une vive discussion avec lui et l'accord de Camus

pour manifester sa solidarité avec Ferhat Abbas en collaborant à son journal. Camus va collaborer à *L'Express*, quelques mois (35 articles, publiés dans *Chroniques algériennes* en 1958). Toutefois le 14 octobre, il rencontre des étudiants algériens dont Ahmed Taleb-Ibrahimi et Redha Malek. Cette rencontre ne se passe pas bien. Le 1^{er} décembre 1955, il écrit « Lettre à un militant algérien (Aziz Kessous) » pour le n°1 du journal, *Communauté algérienne*.

À la demande de ses amis, Poncet, de Maisonneuve et Roblès, il lance à Alger, le 22 janvier 1956, un « Appel pour une trêve civile » ; appel pour un avenir commun « apolitique », « décalé » par rapport aux événements, comme le souligne Pierre et Claudine Chaulet dans leurs mémoires, « ce qui apparaît irréaliste, alors que depuis décembre 1954, les représailles collectives à l'encontre des populations civiles n'ont pas cessé et que la vue aérienne d'un village kabyle bombardé fait la une de *Paris Match*. » Les articles concernant cet appel ne citent pas le *Journal* de Mouloud Feraoun du 3 février qui commente alors « l'Appel » : « Je pourrais dire la même chose à Camus et à Roblès. [...] Ils ont tort de parler puisqu'ils ne sauraient aller au fond de leur pensée. Il vaut cent fois mieux qu'ils se taisent. Car enfin, ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des Algériens. Pourquoi tourner autour de cette évidence ? Êtes-vous Algériens, mes amis ? Votre place est à côté de ceux qui luttent.

Dites aux Français que le pays n'est pas à eux, qu'ils s'en sont emparés par la force et entendent y demeurer par la force. Tout le reste est mensonge, mauvaise foi. »

À la mi-mars 1956, Roblès demande à Camus de participer à un projet des Libéraux : Camus refuse ne croyant pas à une telle initiative et lui opposant le terrorisme qui consomme la rupture. Roblès rappelle : « Oui, dit Camus, à tout subir mais aussi à faire subir. Le terrorisme aveugle est à l'origine de cette rupture dont tu parles. Si un terroriste jette une grenade au marché de Belcourt que fréquente ma mère et s'il la tue, comment accepter cette mort ? J'aime la justice mais j'aime aussi ma mère. »

Il refuse à Paulhan, le 18 avril 1956, de signer l'appel de l'USRAF, « Il n'y a qu'à se taire et à faire la guerre. »

Dans ses articles des *Chroniques algériennes*, il a donné sa position :

« "Il faut choisir son camp" crient les repus de la haine. Ah ! Je l'ai choisi ! J'ai choisi mon pays. J'ai choisi l'Algérie de la justice, où Français et Arabes s'associeront librement ! Et je souhaite que les militants arabes, pour préserver la justice de leur cause, choisissent aussi de condamner les massacres des civils, comme les Français, pour sauver leurs droits et leur avenir, doivent condamner ouvertement les massacres répressifs. » (OC IV, 368)

Le 11 février 1957, l'exécution de Fernand Iveton, seul « européen » condamné à mort et exécuté pendant la guerre, donne une simple note dans son essai sur la peine de mort. Le 18 février 1957, M. Feraoun note dans son *Journal* : « (Roblès) revient de Paris où il a vu longuement Camus. Camus se refuse à admettre que l'Algérie soit indépendante et qu'il soit obligé d'y rentrer chaque fois avec un passeport d'étranger, lui qui est Algérien et rien d'autre. Il croit que le FLN est fasciste et que l'avenir de son pays entre les mains du FLN est proprement impensable. »

L'annonce du prix Nobel est faite le 16 octobre 1957. Assez d'encre a été dépensée à propos de la fameuse interpellation de l'étudiant algérien de Stockholm le 12 décembre pour qu'on y revienne encore : mais l'image de Camus, « mère vs justice » était déjà dans ses répliques antérieures, nous l'avons vu.

En février 1958, un comité de cinquante intellectuels et personnalités françaises se forme autour d'un appel, « Les Guerroudj et Taleb ne doivent pas mourir », pour que leur condamnation à mort, prononcée le 7 décembre 1957, soit annulée par une décision de grâce : le nom de Camus n'y figure pas, comme il ne figure dans aucun appel, de droite ou de gauche. Le 5 mars 1958, Camus a rencontré le général de Gaulle et il le note dans ses *Carnets*. On sait par ailleurs qu'il est intervenu en faveur de prisonniers algériens. En mars et avril de cette même année, il fait un séjour en Algérie et rencontre Feraoun qui en rend compte, le 11 avril 1958 : « Camus est venu hier. Nous sommes restés deux heures à bavarder en toute simplicité, en toute franchise. » En juin 1958, Camus publie

Actuelles III/ Chroniques algériennes où il marque son refus d'une Algérie libérée du colonialisme dans les termes définis par les représentants algériens, comme il l'exprime clairement dans son Avant-Propos : « J'ai essayé de définir clairement ma position. Une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France, me paraît préférable, sans comparaison possible au regard de la simple justice, à une Algérie reliée à un empire d'Islam qui ne réaliserait à l'intention des peuples arabes qu'une addition de misères et de souffrances et qui arracherait le peuple français à sa patrie naturelle. » (OC IV, 305)

Du 23 au 29 mars, il passe une semaine en Algérie. Ce sera son dernier séjour.

S'il y a chez Camus une profonde et authentique volonté de réforme, il y a refus de changer le cadre français du pays. L'utilisation de l'expression « empire d'Islam » le place, par ailleurs, dans l'idéologie la plus banale de l'époque à propos du monde arabo-musulman, comme on peut le vérifier en lisant *l'Histoire de l'islam et des musulmans en France* dans l'article d'Henry Laurens. Dès les premiers jours de novembre 1954, Camus a réduit le FLN à une bande de terroristes en donnant à ce terme tout son poids négatif, proche en cela des libertaires et de leur soutien ancien à Messali Hadj mais dont lui, Camus, n'a jamais soutenu la revendication d'indépendance pour l'Algérie. Il n'a pas pu voir dans le soulèvement algérien une aspiration à la liberté et à l'indépendance et n'a pu reconnaître ni accepter le désir fort de Nation. Il faut aussi remarquer qu'il vit peu en Algérie pendant toute cette guerre et même si la situation occupe son esprit et son cœur, il n'est pas au brûlant de la tourmente.

Pourtant, c'est parce qu'il sent une certaine « détente psychologique » « entre Français et Arabes » en 1958 – arrivée de De Gaulle au pouvoir ? –, qu'il pense, en composant ce dossier avec ses articles sur 19 années auquel il donne le titre de *Chroniques algériennes*, pouvoir faire entendre « un langage de raison. »

Le positionnement politique de Camus est donc clair : il n'est pas un partisan de « l'Algérie française » pérennisant le système qui sévit depuis 130 ans, il est adepte de réformes qu'il a appelé de ses vœux depuis longtemps et, avec *Le Premier Homme*, il travaille à une version fictionnelle de la défense de sa communauté enracinée dans le pays, en ne reconnaissant droit de cité dans la construction qu'il propose qu'aux « Arabes pauvres » : droit à la justice pour les « Arabes », réforme du système colonial mais transformation qui ne peut se faire que dans un lien étroit avec la France ; il n'y a jamais acceptation d'une Nation algérienne indépendante où les Français d'Algérie qui voudraient continuer à vivre dans leur pays le pourraient, en acceptant un statut de minoritaires. Le redimensionner dans l'histoire des idées et des engagements de son temps est le meilleur service qu'on puisse rendre à ce qu'il a appelé lui-même son « mal à l'Algérie » : Camus est fils de l'Algérie de son temps, une Algérie française qui n'a pas fini de perturber les paysages politiques et littéraires algéro-français.

L'enracinement algérien de l'écriture camusienne

Si on a tant exigé de Camus, c'est parce qu'il était devenu, depuis *L'Étranger*, une figure incontournable du champ littéraire français, portée par une adhésion « populaire » à ses publications. L'importance de la terre algérienne dans ses œuvres est, bien évidemment, liée à sa naissance et de son appartenance aux non-nantis, les « petits Blancs ». Ce ressenti algérien est actif dans l'écriture même. En 1954, il rassemble de courts essais sous le titre *L'Été* dont « Retour à Tipasa » et « La mer au plus près » donnent des exemples de son évocation prenante de la terre algérienne. On connaît aussi, bien entendu, sa préface à la réédition de *L'Envers et l'endroit* en 1958. Il ne fait de doute pour personne que le pays d'origine de l'écrivain s'invite dans la plupart de ses œuvres, faisant vivre au lecteur la nature algérienne. Et l'intérêt est alors de dessiner les contours de cette « Algérie-écrivain », comme actrice d'une poétique.

Attardons-nous sur le manuscrit sur lequel il travaillait quand sa vie est brutalement interrompue. Dans les annexes du *Premier Homme*, cette phrase étonnante qui peut, elle aussi, être diversement

comprise : « Ce qu'ils n'aimaient pas en lui, c'était l'Algérien. » (OC IV, 943) Ce " ils" désigne-t-il le milieu intellectuel parisien et plus largement anticolonialiste ? Camus se désigne-t-il comme « Algérien » pour rappeler le droit de sa communauté à rester dans son pays ? *Le Premier Homme* s'écrit donc pendant ces années (1957-1959) où Camus est sorti de son silence avec le prix Nobel, avec l'arrivée de De Gaulle au pouvoir et sa décision de rassembler et d'éditer dix neuf années d'écrits journalistiques sur l'Algérie. Tout cela ne peut pas ne pas être en lien.

Le Premier Homme est le récit d'un écrivain symbole que l'on a sommé de prendre une position claire dans le conflit algérien, violent et déchirant, parce qu'il mettait aux prises, au-delà des idées, les hommes d'une même terre mais de statuts différents qu'on ne peut assimiler les uns aux autres. Comme toute fiction mémorielle, c'est un livre qui veut contrer l'oubli. Face à la guerre d'indépendance dont l'issue semble inéluctable, Camus reconstruit l'Histoire de sa communauté au moment où se joue son éviction du pays. La ligne majeure est constituée d'un triptyque : anonymat, obscurité, oubli et de la peur constante qui habite les membres de la société dominante. Cette ligne majeure est l'expression de l'être qui, confronté aux remises en cause des hommes de sa terre, essaie de construire l'argumentation de sa vérité. On a alors, presque en direct, l'expression de ce qu'il pense en sa qualité d'« Algérien », c'est-à-dire, dans un certain langage de l'époque, comme Français d'Algérie. Si la cohabitation de deux peuples n'a jamais été harmonieuse, elle a pu être vécue de manière moins conflictuelle à certaines périodes ; avec la guerre, ce n'est plus possible. On sait la prédilection qu'avait Camus pour les mythes : dans *Le Premier Homme*, il développe à différents endroits du texte, le mythe d'Abel et de Caïn et il aurait certainement poussé plus loin cette légende symbolique des deux frères ennemis s'il avait eu le temps d'achever son œuvre. La légende permet aussi de contourner, d'éviter l'analyse historique sur le passage de la colonisation à la décolonisation que la lutte de libération du peuple algérien, en train de s'accomplir, imposait dans le réel.

Camus, écrivain d'Algérie dans la communauté des écrivains

La postérité algérienne de Camus en écriture est étonnante. *L'Étranger*, en particulier, a engendré des interférences stimulantes, largement étudiées dans mes études précédentes, dont les romans de Roblès, *Les Hauteurs de la ville*, et ceux de Kateb Yacine, *Nedjma* et de Pélégri, *Le Maboul*. La fameuse intervention dans la conférence de presse après le Nobel a provoqué une série de « Lettres ouvertes », prenant la suite d'autres « Lettres » adressées dès *Noces* à l'écrivain par de jeunes auteurs de son pays. Ces « Lettres » algériennes s'écrivent encore, adressées à Camus au-delà de la mort, manifestant le besoin d'une communication qui n'a jamais pu s'interrompre et qui ancre le débat dans le politique plus que dans le poétique. Au-delà de ce « dialogue » épistolaire ou essayiste, d'autres traces encore ont pu être retrouvées dans les textes d'écrivains connus désormais comme Dib, Feraoun, Mammeri, Assia Djebar, Boudjedra et Djemai. La référence à Camus a fait retour massivement après 1993, dans ce qu'il est coutume d'appeler « les années noires », sous la plume de journalistes. Elle a fait retour sous des plumes littéraires par une sollicitation provocatrice ou apaisée, comme on le constate chez Malek Alloula, Maïssa Bey, Aziz Chouaki, Nabile Farès, Hamid Grine, Boualem Sansal et d'autres. Le « texte » algérien continue à interpeller le citoyen Albert Camus parce qu'il est un écrivain majeur et un intellectuel incontournable de son temps. Si Camus ne laisse pas indifférent les écrivains algériens, c'est à la fois par sa position citoyenne refusant l'indépendance et par son écriture profondément " algérienne" : une écriture rivée à une terre qui en porte les stigmates et les beautés, une écriture où les décors privilégiés sont algériens très souvent ou proches des paysages méditerranéens. C'est ce rapport fort exprimé par le conflit Histoire et Nature qui explique l'intérêt pour Camus : sans lui, tout écrivain nobélisé que fut Camus, ce rapport ne serait pas si tenace. Admiration pour ce chantre de la terre algérienne, déception et dépit que le rapport à l'Histoire ne se soit pas exercé dans le sens d'une décolonisation dans les termes où elle se développait. Mais ce que plus personne ne nie, c'est

la force symbolique de l'écriture donnant à lire le face à face difficile, conflictuel et meurtrier avec l'Autre dans le partage d'un Espace. L'écriture, forgée dans la référence au mythe, donne une universalité au propos qui, tout à la fois, a permis au texte camusien d'échapper à son ancrage algérien sans l'effacer, en le rendant exemplaire d'un rapport tendu à l'altérité. Son œuvre ayant touché à beaucoup de domaines et aux grandes questions humaines – révolte, absurde, bonheur, amour, désespoir, résistance –, trouve sans cesse des lecteurs algériens ou non qui font de Camus leur maître de vie.

Si l'on s'en tient à son rapport à l'altérité, on peut revenir vers une de ses sources littéraires, les œuvres de William Faulkner. Une parenté lie Camus à l'univers de création faulknérien par une situation non équivalente mais comparable. Dans son *Faulkner*, Monique Nathan retraçait, dès 1963, de façon passionnante le rapport de l'écrivain au Sud à son monde : « en narrant le *comment*, comment le Sud est arrivé là, l'écrivain n'a jamais perdu de vue le *pourquoi*. Il a toujours espéré sinon restaurer le monde qu'il habite et racheter le temps passé, du moins le rendre supportable et lui trouver un sens. »

Et dans son premier chapitre, « Racines », elle établit un parallèle entre Camus et Faulkner en avançant qu'ils se sont perçus « comme un point fixe au confluent de l'historique et de l'éternel, ancré dans (leur) sol natal comme dans une terre nourricière. » Pour chacun d'eux, leur pays a été à la fois « un microcosme – image d'un peuple enfermé dans une tradition historique, sociale précise – et macrocosme – traduction de l'humanité d'aujourd'hui. » Difficile en lisant ce commentaire de ne pas penser au *Premier homme*. Poursuivant le parallèle entre Camus et Faulkner, elle affirme : « Ce n'est pas le seul goût du théâtre qui poussa Camus, en 1956, à mettre en scène *Requiem pour une nonne*. Il retrouvait là bien des paysages familiers : le champ de bataille des discriminations raciales, la terre paresseuse, poussiéreuse, la misère sous le soleil, la beauté sous la mort. L'un et l'autre, Camus et Faulkner, ont su mieux que personne raconter leur pays, l'un avec les ressources d'un art demeuré assez traditionnel, l'autre avec le lyrisme du créateur de mythes. »

Par ailleurs, quand on lit le chapitre II de *Lumière d'août*, on y a la certitude – Christiane Prioult démontre minutieusement les parentés entre les deux œuvres –, que « l'étranger » vient bien de « l'étranger, debout, qui les regardait [...] Il y avait en lui quelque chose de déraciné, comme s'il n'appartenait à aucune ville. » Cette qualification d'étranger revient à plusieurs reprises dans ce chapitre consacré à ce personnage. Sans doute, si l'on poursuivait le rapprochement, ce qui introduit le tragique chez Faulkner et qui n'effleure jamais en texte chez Camus – parce que les situations de confrontation des altérités ne sont pas semblables et parce qu'il y a un vécu différent du pays –, c'est le motif du métissage. Chez Faulkner, le sang-mêlé est omniprésent même s'il est marqué d'une souillure. Et d'après Monique Nathan, ce thème du tragique mulâtre est celui qui révèle le mieux la contradiction dans laquelle le romancier américain est pris : « se délivrer d'une phobie qui est celle de la société dans laquelle il vit », et son incapacité à « condamner expressément l'injustice sur laquelle elle repose. » Jamais de phobie du métissage chez Camus car les deux communautés sont co-présentes mais jamais mêlées.

Ainsi se dessine l'aimantation de Camus vers cet univers faulknérien si complexe. C'est Édouard Glissant qui peut mettre sur la voie d'une autre approche de son univers – qui n'exclut pas mais ne se focalise pas sur l'Histoire récente –, dans la comparaison qu'il propose dans son introduction à son *Faulkner Mississippi*, en 1996. Pour lui ce sont deux écrivains « placés en frontière, en bordure de deux apparents ou vrais impossibles : (Camus : les Algériens – les Arabes – et les Français (les Blancs) [...] Faulkner : le Nord - "soi-disant protecteur" des nègres – et les "white Southerners" (les Blancs) ; et qui ne pouvaient que choisir de préférer leur mère (ou alors, ce qu'ils croyaient être la vérité) à la justice. » Dépassant l'analyse binaire dominants/dominés, ce que proposent ces univers et vers quoi il faut aller dans leur analyse, c'est d'apprécier ce moment de l'Histoire « où se délite une harmonie indivisible du monde ». Ces écrivains ont à apprendre à « renoncer à l'indivisible » par « une nouvelle approche du monde ». C'est ce à quoi tend la construction de leur œuvre : « la manière dont le créateur s'y prendra, est la marque de sa pertinence – quels que soient

par ailleurs les angoisses, les contradictions, les regrets et les remords dont il souffrira "dans le privé". » Édouard Glissant indique l'orientation d'une lecture à faire qui n'évacue pas le contexte pesant de la colonisation mais qui n'en fait pas, en même temps, un obstacle de lecture : « Quel préjugé [...] que de prétendre qu'une œuvre ne puisse surgir de la maison du maître tout autant que de la case de l'opprimé. » Et c'est la lecture de cette œuvre qui importe.

Il est sans doute alors possible de mieux comprendre l'appréciation d'Edward W. Saïd, si facilement caricaturé dans sa lecture de Camus : « Resituer *L'Étranger* dans le nœud géographique où prend naissance sa trajectoire narrative, c'est voir en ce roman une forme épurée de l'expérience historique. Tout comme l'œuvre et le statut d'Orwell en Angleterre, le style dépouillé de Camus et sa sobre description des situations sociales dissimulent des contradictions d'une complexité redoutable, et qui deviennent insolubles si, comme tant de ses critiques, on fait de sa fidélité à l'Algérie française une parabole de la condition humaine. Tel est encore le fondement de sa renommée sociale et littéraire. [...] Comparés à la littérature de décolonisation de l'époque, française ou arabe – Germaine Tillon, Kateb Yacine, Frantz Fanon, Jean Genet – ses récits ont une vitalité négative, où la tragique densité humaine de l'entreprise coloniale accomplit sa dernière grande clarification avant de sombrer. En émane un sentiment de gâchis et de tristesse que nous n'avons pas encore entièrement compris. Et dont nous ne sommes pas tout à fait remis. »

(septembre 2013)